

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

Se raconter

Un projet de reconstruction
et de théorisation de récits de pratique



Automne 2021

UQÀM | **Chaire de recherche sur
les enjeux de la diversité
en éducation et en formation**
FACULTÉ DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION
Université du Québec à Montréal


CENTRE D'INTERVENTION
PÉDAGOGIQUE
EN CONTEXTE DE DIVERSITÉ

Centre
de services scolaire
Marguerite-Bourgeoys
Québec 

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

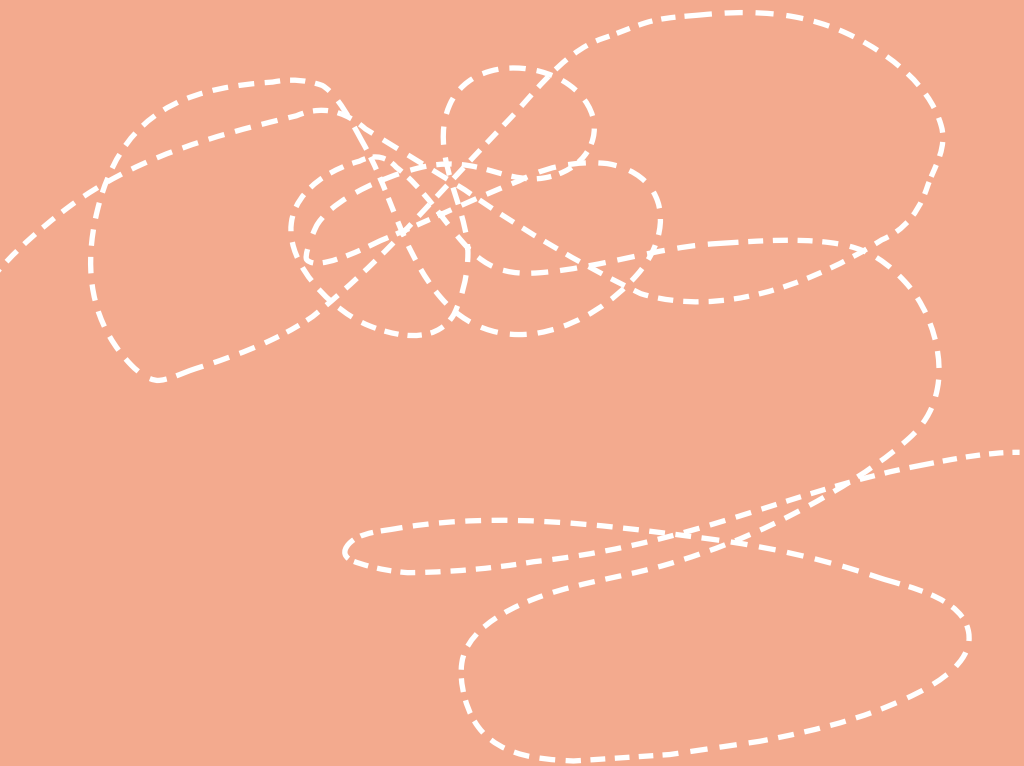
Se raconter

**Un projet de reconstruction
et de théorisation de récits de pratique**



Récit de Cynie

Sean Michael est un élève de 3^e année (2^e cycle du primaire), né au Québec. Sa mère est antillaise, en provenance de Saint-Vincent, mais n'est pas nouvellement arrivée. Sean Michael est l'aîné d'une fratrie de trois enfants; sa langue maternelle est l'anglais. Selon l'enseignante, il éprouve des difficultés sur le plan scolaire et comportemental. Elle voudrait travailler avec sa mère pour le soutenir, mais celle-ci ne collabore pas.



L'importance de bâtir un lien avec mes élèves, indépendamment de la relation avec les parents

Je suis Cynie. Je suis enseignante de 1^{re} année, mais avant j'ai été enseignante de 3^e année pendant trois ans. Avant ça, j'ai enseigné au secondaire pendant un an et demi, dans un milieu anglophone. J'ai un bagage assez diversifié, mais malgré ça, je me suis toujours sentie comme une nouvelle enseignante chaque fois que j'ai dû changer de niveau, à cause de nouveaux contrats ou des fermetures de classes (vu que j'étais toujours l'enseignante la moins ancienne, à l'époque). Je vous raconte une situation qui met en scène un nouvel élève de l'école. C'est arrivé l'an passé, quand j'étais en 3^e année. Le garçon, Sean Michael, est né ici. La maman, qui est anglophone, est immigrante de Saint-Vincent, une île qui se trouve dans les Caraïbes. Il ne semblait pas y avoir de papa dans le portrait. Sean Michael, c'était l'aîné de trois enfants. Sa langue maternelle, c'était l'anglais. Sa famille ne venait pas tout juste d'arriver au Québec.

Sean Michael est arrivé en octobre dans ma classe, comme un cheveu sur la soupe! À ce moment, la mère n'a pas voulu nous dire de quelle école il venait. Je lui ai posé des questions pour savoir s'il y avait une raison qui expliquait pourquoi il avait déménagé en plein milieu de l'année. Elle m'a répondu: « Je pourrais ne même pas en parler. Ça ne vous regarde pas, de toute façon! Tout va bien, il a de bonnes notes! Pas besoin de savoir! C'est pas vos affaires! Moi, j'ai déménagé et on passe à autre chose.» Je me suis dit: « Ce n'est pas de mes affaires. Bon OK... ». Je lui ai demandé: « Est-ce que votre enfant a des difficultés? » Elle m'a répondu: « Ah non, non, non! Il réussit dans tout. 70 % en math, 70 % en français. Il n'y a aucun problème! » Donc, je n'ai pas insisté là-dessus, mais je trouvais ça bizarre.

Sean Michael est arrivé sans crayons, sans cartables, sans rien. J'ai eu beau écrire à la maman: « Est-ce qu'il peut ramener ses choses de son ancienne école? Il a quand même commencé l'école en août... » La mère ne semblait pas vouloir coopérer donc, je me suis arrangée. On a une personne responsable à l'école qui offre des vêtements ou des effets scolaires aux nouveaux arrivants qui n'ont pas les moyens. Même s'il n'était pas nécessairement un nouvel arrivant, il a eu droit aux services qui sont pensés pour les immigrants récents. Donc, cette personne responsable m'a offert quelques trucs. Du jour au lendemain, le sac de Sean Michael était rempli de choses, mais je n'ai même pas eu un « Merci » dans l'agenda de la part de la mère. À la rencontre de parents, j'ai essayé de lui passer un message en lui disant: « Je me suis rendu compte qu'après un mois, votre enfant n'avait pas encore de choses pour travailler à l'école. » Et la maman m'a dit « oui, oui, oui », comme si c'était à moi de m'en occuper de toute façon... que puisque c'est moi l'enseignante, je dois tout fournir. Physiquement, Sean Michael n'avait pas l'air

négligé. Il avait de beaux vêtements, mais rien à manger. Donc, j'ai aussi demandé à la technicienne en éducation spécialisée¹ (TES) de l'école d'avoir un lunch gratuit pour lui, le midi. Il a eu un repas chaud chaque midi pendant un an et la maman a osé me demander : « Est-ce que ce sera ça jusqu'en 6^e année ? »

Sean Michael ne semblait pas vraiment avoir une relation étroite avec sa mère, de ce que j'ai pu comprendre. À la rencontre de parents, au début de l'année, je l'ai juste rencontrée pour lui dire « Bienvenue à l'école ! » et j'ai trouvé madame nonchalante ! Elle ne me regardait pas. Je trouvais aussi que le garçon n'avait pas de relation positive avec sa mère. Elle ne parlait même pas à son fils pour lui dire : « Tu es content d'être ici ? » Il n'y avait aucune interaction. Dès ce moment, j'ai trouvé qu'il y avait un problème à ce niveau-là.

Ensuite, ça allait, mais Sean Michael était réticent à mes tentatives de créer un lien avec lui. Pas moyen d'avoir une approche avec lui ; il était toujours fermé ! Je me suis dit : « OK, mais moi, c'est mon rôle de créer une relation avec cet enfant-là. » Je ne savais pas comment y arriver, mais je peux dire que j'ai essayé. Des fois, je lui faisais des sourires, mais il n'y avait pas de sourire en retour. Je disais « bonjour ! », mais il n'y avait pas de « bonjour » en retour. Je me demandais : « Est-ce qu'il va finir par s'ouvrir ? » Je faisais des blagues aux autres élèves. J'aime jouer avec mes élèves à la récréation. Ça donne un peu l'idée de qui je suis comme enseignante ! Là, il me regardait. Je pense qu'il trouvait ça différent, le genre d'interactions que j'avais avec mes élèves, contrairement à ce à quoi il était habitué. Il avait l'air d'avoir envie de jouer, mais il ne jouait pas. Il avait toujours une sorte de retenue. Des fois, je voyais un sourire en coin, mais je voyais son visage redevenir normal, neutre, pour ne pas que je voie qu'il souriait un peu. Il ne voulait pas !

Honnêtement, durant les premières semaines où il est arrivé dans ma classe, je n'avais pas le goût d'établir un lien avec lui. Quand je lui disais « allô bonjour ! » et qu'il levait les yeux au ciel et ne me répondait pas... Puis, au fur et à mesure, je me suis rendu compte qu'il avait un niveau de 1^{re} année alors que la maman m'avait dit qu'il avait 70 % dans tout. Il n'était pas capable d'écrire une phrase en français ni de faire une simple addition avec un petit peu d'échanges ou de retenue. Il n'y arrivait pas ! Le dénombrement qu'on fait en mathématiques en 1^{re} année, c'était vraiment limité. À un moment, j'ai même fait exprès de lui faire passer un test sans qu'il sache que c'était un test de niveau 1^{re} année — donc des acquis qu'il aurait déjà dû avoir — et il a obtenu une note de 58 %. Là, j'ai su qu'il y avait un problème. J'étais un peu étonnée de la situation et je ne savais pas à qui en parler quand je me suis rendu compte de cela. Quand on commence notre carrière en enseignement, on se demande à qui on peut parler de ces choses-là.

Dès l'arrivée de Sean Michael dans ma classe, j'en ai tout de suite parlé à la direction parce qu'en octobre, les examens arrivent bientôt. Le premier

¹ La personne technicienne en éducation spécialisée en milieu scolaire travaille auprès d'élèves éprouvant des difficultés d'adaptation afin de permettre leur intégration sociale et scolaire ou de faciliter leur réadaptation.

bulletin est fin novembre. Je me demandais comment j'allais faire pour évaluer un élève en si peu de temps, mais surtout un élève avec de si grandes difficultés d'apprentissage ! De plus, il était difficile d'approche et refusait de travailler à la minute qu'il ne comprenait pas quelque chose. Parfois, il pouvait devenir agressif et lancer son pupitre ou d'autres objets qu'il avait sous la main. Donc, mon autre préoccupation était ma sécurité et celle de mes élèves. Les premières rencontres de parents aussi sont toujours fin novembre ce qui veut dire que la remise de notes est mi-novembre. Mais j'ai comme l'impression qu'à ce moment-là, la direction s'est dit : « Ah, Cynie, elle est bonne ! Elle va se débrouiller ! » Je n'ai pas vraiment eu de soutien. La direction m'a dit : « Oh non, non ! Donne-lui du temps, tu vas voir. Toi, tu es bonne avec les élèves. Tu as toujours de bonnes relations avec tes élèves. » Puis, ils m'ont renvoyé comme si de rien n'était et je suis retournée dans ma classe avec mes affaires.

J'étais en pleine période d'examen et je me suis dit : « Je veux juste regarder son écriture, sa calligraphie... » Pour un enfant de 3^e, je trouvais sa façon d'écrire bizarre. J'ai fait un test par hasard que j'ai trouvé sur internet pour savoir son niveau, puis j'ai vu qu'il n'arrivait pas à atteindre les objectifs de 1^{re} année. C'est vraiment ce que j'ai fait par instinct et j'ai eu ma réponse à ça. Quand je suis retournée voir la direction, j'ai dit : « Écoutez, j'ai fait un examen de 1^{re} année. Voilà la note ! » C'est à ce moment qu'ils ont commencé à me croire. Au début, ils pensaient peut-être que j'étais en train de divaguer et me disaient : « Donne-lui du temps, il vient d'arriver ça fait deux semaines ! Tu ne le connais pas ! » Mais quand ils ont vu les résultats, ils ont vu que sa calligraphie était illisible. À ce moment-là, la direction était plus ouverte à lui offrir des services en orthopédagogie donc, j'ai rempli un formulaire.

J'ai appelé la maman de Sean Michael plusieurs fois, mais elle ne répondait pas. Quand, je l'ai appelée en masquant mon numéro, elle a répondu. Je pense qu'elle évitait l'école. C'était très difficile d'établir un lien avec elle, honnêtement. Je sais qu'on l'appelait souvent, car il y avait des situations de bagarres et la TES tentait de régler des conflits avec d'autres élèves. Cette dernière aussi m'a dit qu'elle n'arrivait pas à la rejoindre. La mère ne parlait pas français donc, quand je la voyais, je parlais en anglais et je savais que c'était difficile. Pour les leçons, à cause de la langue, de son manque d'intérêt et de son détachement face à ses enfants, je n'en demandais pas plus à faire à la maison.

Un jour, au mois d'octobre, j'ai demandé à Sean Michael de faire quelque chose à l'ordinateur pour un projet. Il n'arrivait pas à écrire ce qu'il voulait écrire en français, du moins, à faire une phrase qui se tient. Il a comme eu le syndrome de la page blanche et j'ai dit : « Malheureusement, il va falloir que tu termines ton travail avant la période libre de jeux parce que ce travail, il compte pour le bulletin qui s'en vient bientôt. » Alors, il s'est arrêté. Il ne voulait plus rien faire. Il est resté immobile. J'ai eu beau lui parler... J'ai enlevé la chaise sur laquelle il était assis, mais il est resté au même endroit. Il ne parlait plus. Il s'est vraiment bloqué. J'ai appuyé sur le bouton... parce que

dans l'école on a un bouton d'urgence quand on a besoin d'aide. Deux TES sont venues dans la classe, mais ça n'a pas fonctionné. Elles n'ont pas réussi à le ramener. Puis, sorti de nulle part, il a levé le bureau avec l'ordinateur dessus et il a tout jeté par terre. Il a fait une crise. Je me suis dit : « Qu'est-ce qui se passe ? » Au début, il était au ralenti. Il était immobile. Il avait vraiment les yeux qui ne clignaient plus. Les autres élèves, qui étaient aussi dans la classe, ne comprenaient pas. J'essayais de les calmer. Quand j'ai vu le bureau à l'envers, je suis sortie de la classe et j'ai dit : « Tout le monde, allez devant votre casier TOUT DE SUITE ! » Tous les élèves sont sortis en courant et se sont assis devant leur casier. Ils ne comprenaient pas trop ce qui se passait.

Quand il a levé la table, j'ai d'abord songé à la sécurité de mes élèves. J'étais inquiète que l'un d'eux puisse être blessé. La première chose que je me suis dite c'est : « OK, les enfants, il faut les mettre dans un endroit sécuritaire. C'est une situation d'urgence ! On sort et on s'assoit devant son casier ! » Pourquoi les assoir ? C'est pour éviter qu'ils courent partout dans le corridor parce que moi, je dois gérer l'enfant qui est en crise dans la classe. J'ai pensé à des trucs de camps de jour. Il faut toujours s'asseoir pour prendre le métro, avant de prendre l'autobus... Ça évite de les perdre de vue. Donc, ça, c'est les choses que j'ai intégrées au même moment. Puis, j'ai réfléchi. Dans ces situations-là, tu veux faire du mieux que tu peux — comme si tu aimais vraiment l'enfant en crise — mais c'était difficile parce que je n'avais jamais eu de bonne relation avec Sean Michael. J'ai eu beau faire semblant, du moins essayer, mais à ce moment-là, il n'y avait toujours aucune relation entre nous. Alors, c'était difficile pour moi de savoir comment le calmer parce que je me suis rendu compte que je ne le connaissais pas vraiment.

J'essayais de lui parler, de faire un retour... J'ai eu beau aller le voir, descendre le ton de ma voix, mais il n'y avait vraiment rien à faire. Il était dans sa bulle. C'est sûr qu'il n'y a pas de façon miracle. On fait du mieux qu'on peut dans ces situations-là, mais il était trop tard. Sean Michael est parti en courant dans le couloir et il a déclenché l'alarme de feu. À ce moment, moi, je ne savais pas que c'était lui qui l'avait déclenchée. Deux minutes plus tard, tout le personnel et tous les élèves sont sortis dehors, sans manteaux. Au moins, on n'était qu'en novembre, mais il faisait froid. On est sorti et j'ai appris que c'était Sean Michael qui avait fait ça. J'étais gênée, mais je ne pouvais rien y faire ! C'est juste que cette année-là, il y a eu trois déclenchements d'alarme de feu provoqués par d'autres élèves; on était donc un peu fatigué que ça arrive toujours.

Après l'alarme de feu, moi, j'ai fait comme d'autres... Je me suis dit : « Il ne me parle pas, mais tant qu'il ne me dérange pas, je le laisse tranquille. » Il faut dire qu'il est arrivé un peu avant la période des examens et des bulletins alors, j'étais stressée. Je n'avais pas trop le goût de m'investir auprès de lui pour le moment. D'octobre à fin novembre, je l'ai laissé un peu de côté. Avant les Fêtes, quand je permets aux élèves d'apporter des collations spéciales, j'ai vu qu'il n'avait jamais rien alors que ses amis en avaient toujours. Une fois, un ami avait un sac de croustilles. Il a demandé à Sean Michael :

« Est-ce que t'en veux ? » Il a pris des croustilles à deux mains comme s'il n'en avait jamais mangé de sa vie. Là, j'ai compris que lui, il n'avait jamais de collation spéciale chez lui, c'est sûr ! Ça m'a un peu traumatisée !

Les enfants commençaient un peu à le juger : « Bien, voyons, il est bizarre ! Il ne parle pas avec nous, il ne joue pas avec nous. » À un moment, il a commencé à se bagarrer avec d'autres amis à la récréation. C'est ce qu'il faisait tout le temps et il avait beaucoup de problèmes à ce niveau-là. Moi, j'étais décidée à trouver ce qu'il aimait pour qu'on puisse en discuter et que je puisse me rapprocher de lui. Avec l'expérience, j'ai compris que quand les enfants sont fermés comme ça, il faut aller les chercher par leurs intérêts. C'est toujours ce qui fonctionne : s'intéresser à eux, leur poser des questions. Qu'est qu'ils font ? Qu'est qu'ils aiment faire la fin de semaine ? Leur musique préférée ? J'ai l'avantage d'écouter de la musique assez jeune encore. Des fois, durant les récréations, je mets mon cellulaire avec une petite radio, puis les enfants me suivent dans la cour d'école et là, ils disent « Ah, ma prof est cool ! » ou encore, ils sont fiers de dire « Regarde, c'est ma prof ! ». Je savais que Sean Michael était fier quand je faisais ça. Il me regardait du coin de l'œil même s'il faisait semblant de faire autre chose.

Puis, du jour au lendemain, je me suis rendu compte qu'il aimait beaucoup dessiner. On suscite toutes de l'intérêt comme enseignante, mais de façons différentes. Il faut le prendre à notre avantage. Quand tu sais *quelque chose* sur un élève, tu l'utilises soit pour l'aider, soit pour le calmer. Tu as tellement de chapeaux en tant qu'enseignante qu'il faut trouver tes forces et les mettre un peu partout. Je le voyais souvent dessiner lors des périodes de transition ou après la collation. Le matin, mes élèves ont 15 minutes pour la collation, mais s'ils ont fini, je les laisse dessiner ou faire de jeux calmes à leur pupitre. Lui, c'était toujours des feuilles qu'il allait prendre pour dessiner alors, j'ai compris : « Ah, lui, il aime le dessin ! » Je faisais toujours un peu le tour sans trop lui montrer d'intérêt parce que j'avais compris qu'il n'aimait pas ça. S'il voyait que je le regardais, il me regardait et il ne bougeait plus ou il cachait sa feuille. Donc, il fallait vraiment que je jette un coup d'œil sans qu'il me voie. Je voyais qu'il dessinait bien; surtout les mangas, c'était son style. Donc, j'avais acheté des livres à 50 sous à la bibliothèque et il était content. Il recopiait les images de mangas dans les livres. Il aimait ça !

Quand j'ai compris que c'était ça, sa force, j'ai utilisé le dessin. Comme il ne savait pas écrire en français, quand les élèves devaient écrire quelque chose, je lui disais : « Raconte-moi une histoire en commençant par les dessins. Tu vas faire le contraire; commence par les dessins et après, tu vas écrire ce que tu peux écrire. » D'un coup, il s'est mis à dessiner. Puis là, il est venu me poser une première question : « Comment faire *telle chose* ? » C'était la première fois qu'il me parlait en quatre semaines, pour savoir comment écrire quelque chose. Je suis restée un peu stupéfaite, mais je lui ai dit : « Voilà ! Tel mot est à sa place. » Tranquillement, il a commencé à venir me voir pour me demander des choses simples ou pour me dire : « Moi, j'aime *telle chose* ! » Après, il allait s'asseoir sans attendre que je dise : « Ah oui ? » Il venait me

voir juste pour partager des choses avec moi. J'avais l'impression qu'il souffrait tranquillement, mais c'était toujours des phrases un peu spontanées comme : « Moi, j'aime *telle affaire* ! » J'essayais vraiment de trouver un lien à faire à chaque fois, mais ce n'était pas évident. Je me demandais encore comment j'allais m'y prendre pour établir une relation avec lui.

Quand j'ai compris qu'il aimait le dessin, je me suis dit : « Bon, pars en vacances de Noël et on va voir comment ça va être après. » Souvent, les enfants grandissent en deux semaines et reviennent plus matures. « Peut-être que ça va changer puis qu'il y aura un déclic à son retour. » C'est sûr que, quand il est revenu, il a fallu rebâtir la relation parce que bon, en deux semaines, c'est normal... mais tranquillement, je revoyais des petits sourires cachés ou des intérêts. Je pense qu'il avait aussi compris que j'aimais la musique et que ça lui plaisait. J'ai commencé à prendre le dessus à ce moment-là, car avant, c'était la rentrée, le bulletin et j'avais eu plein de choses à gérer. C'est dommage, mais c'est comme ça ! J'avais quand même 23 autres élèves à gérer alors, il fallait que j'y aille par priorité.

Sean Michael avait un niveau de 1^{re} année. J'avais beau essayer de lui donner ce qu'il lui fallait, je ne répondais pas à ses besoins. Il devait avoir autre chose. Alors, j'ai demandé un plan d'intervention. Lorsque j'ai montré les examens à la direction, le 18 % dans des examens de 3^e année, ils ont dit : « OK, on va faire un plan d'intervention. » On l'a fait en janvier, à notre retour des vacances du temps des Fêtes. Après avoir établi son plan d'intervention, ses examens étaient beaucoup moins volumineux et il avait le droit de se faire expliquer chaque question. Il avait plus d'outils pour l'aider, mais malgré ça, il n'a pas réussi son année. En mathématiques, ça allait bien. Il avait des 65 %-70 %. J'étais fière parce qu'il parlait quand même de 18 % à 65 %. Mais en français, c'était trop lourd. En français, il faut connaître les sons, des trucs de 1^{re} année, mais il ne maîtrisait pas ça. La correspondance graphème-phonème, ça n'allait pas du tout. Même quand je disais « Écrivez au son VA-LÉ-RIE et si y'a pas le E à la fin, ça ne me dérange pas. », lui, il n'y arrivait pas. Quand il parlait, c'était très lourd, c'était du français. Au moins, il avait des amis anglophones. Quand ils venaient dans la classe, je les entendais parler et je les laissais faire parce qu'au moins, il socialisait. C'était déjà ça. Je me disais : « Comment il a fait pour se rendre là ? » Je ne sais pas comment il a fait pour réussir sa 2^e année. J'ai l'impression qu'il était en échec dans l'autre école et que la maman a essayé de se sauver avant que ça paraisse pour recommencer ailleurs, en faisant comme si tout allait bien. Mais ça l'a quand même rattrapé.

À un moment, j'ai commencé à bien le connaître. Donc, quand je savais que c'était des tâches plus difficiles, je m'assois avec lui. Au lieu de le laisser aller comme les autres, j'ai compris qu'il avait besoin de plus d'accompagnement. Il se sentait rassuré du fait que je commence avec lui. Je lui disais : « Qu'est-ce qu'il faut faire ? Quelles sont les consignes ? Est-ce que tu peux faire le numéro un ? Va le faire et reviens me voir après ! » Au lieu de l'envoyer faire les six numéros d'un seul coup, comme les autres, on y allait une étape à la fois.

Je faisais beaucoup de modelage et je l'assistais beaucoup. Ça a changé notre dynamique. Puis, à cette époque, j'ai fait le cours d'enseignement efficace qui met l'accent sur l'importance du lien élèves-enseignant. D'instinct, j'avais déjà commencé à travailler ce lien avant le cours, mais c'est alors que je me suis rendu compte que rien ne vaut la relation qu'on établit avec nos élèves. Sais-tu pourquoi il y a des enfants avec qui c'est plus facile que d'autres ? Avec certains, la chimie se fait instantanément et quand ils s'en vont à la fin de l'année, on a envie de pleurer. Il y a d'autres élèves auxquels on s'attache moins, puis c'est normal ! Dans la vie, on rencontre des gens à qui on s'attache et des gens à qui on s'attache moins.

C'est beaucoup plus facile d'enseigner à des enfants quand on a créé un lien. Quand il n'y en a pas, il faut le trouver, le bâtir. Tout le monde n'a pas la patience de chercher. On peut se dire : « Bon, il ne veut pas parler. On va le laisser en arrière. » Ça arrive qu'un de nos élèves ne veuille pas parler, mais je trouve que c'est important d'être persévérant. Peut-être que Sean Michael ne le dira jamais, mais un jour, il va se rappeler de moi. Il va se dire : « Y'a une prof qui avait pris le temps de s'intéresser à moi. » On a tous un enseignant dont on se souvient parce qu'il avait pris le temps avec nous. Des fois, lorsqu'on revoit nos élèves plusieurs années plus tard, ils nous disent : « Vous avez changé ma vie ! » Moi, je les regarde avec les yeux pleins d'eau. On ne s'en rend pas toujours compte parce qu'on rentre chez nous après le travail, mais ils parlent de nous à la maison. Le lien qu'on développe avec nos élèves, c'est important !

En trouvant son ancienne école, on a appris que Sean Michael n'avait pas été scolarisé pendant plusieurs semaines l'année d'avant. Je ne sais pas pourquoi, mais la maman l'avait gardé six ou sept semaines à la maison. Ce n'est pas elle qui nous l'a dit d'ailleurs, c'est la Direction de la protection de la jeunesse² (DPJ). Alors, on a fait un suivi avec l'autre école. Ils nous ont expliqué comment il était et on a comparé. On a compris que c'était peut-être pour ça qu'il était arrivé en octobre, sans nous dire d'où il venait. Avant d'arriver à mon école, Sean Michael avait déjà un dossier à la DPJ pour négligence parentale. C'est là que je l'ai appris. J'ai l'impression qu'il ne reçoit pas beaucoup d'attention et d'amour de la part de sa maman. Tous les soirs, après l'école, il est envoyé à un centre de devoirs où vont les jeunes. Lui, il est là jusqu'à huit heures parce que je pense que la mère veut qu'il soit avec elle le moins longtemps possible dans la soirée. Elle vient le chercher à huit heures et il rentre. J'imagine qu'il mange et qu'après, il va se coucher. Puis, le lendemain, c'est la même chose : il va à l'école puis de quatre à huit, il va au centre avec son petit frère. C'est ça tout le temps, c'est la même routine.

Le responsable du dossier à la DPJ était toujours à nos rencontres. Un jour, il y a eu une rencontre avec la direction, la psychoéducatrice et la maman. Elle a été convoquée. Je pense, compte tenu du suivi, que la maman n'a

² La Direction de la protection de la jeunesse et une organisation dont le but est d'assurer la protection des enfants et des adolescents si leur sécurité ou leur développement est compromis.

pas le choix de se présenter à cette réunion, surtout qu'il s'agissait de résultats de son enfant. C'est de la négligence quand tu ne te pointes pas aux rencontres à l'école et que ton enfant a moins de 40 % dans toutes les matières. Des fois, il avait des 18 %, mais je devais mettre un 40 %, ce qui veut dire que le 40 % était beaucoup plus élevé que la note qu'il avait réellement. Lors de cette rencontre, j'ai dit à la mère: « Je ne veux pas dire que votre enfant n'est pas capable, mais je crois que ce serait bien qu'il soit appuyé par vous à la maison pour qu'il s'implique dans ses devoirs, dans ses études et dans ses apprentissages en classe. Sans vous, il ne peut y arriver seul. » J'essayais de trouver le moyen d'amadouer la maman, aussi. Malgré tout, ses résultats se sont dégradés et la mère ne l'aidait pas davantage.

Au niveau social, ce n'était pas évident non plus. Il fallait vraiment travailler sur le comportement de Sean Michael. Les bagarres avec d'autres élèves se passaient souvent au dîner ou à la récréation; il lançait souvent des insultes parce qu'il était toujours en mode protection. Quand un élève lui disait quelque chose, il commençait à l'attaquer. Il ne parlait pas beaucoup et c'était souvent ses poings qui réagissaient. Les autres élèves lui disaient souvent: « Qu'est-ce que tu fais? Tu détruis notre classe. T'es nul! » Ça créait d'autres problèmes et ça venait déstabiliser mon climat de classe. Pour moi, le respect, c'est vraiment important. Alors, il a fallu retravailler le climat et le respect après son arrivée. C'était important pour moi que les autres élèves ne voient pas Sean Michael seulement comme un élément perturbateur. Comme enseignante, il faut l'expliquer aux élèves. J'ai pris la peine de parler une fois avec mes autres élèves, pendant que Sean Michael était hors de la classe avec la psychoéducatrice. Je leur ai dit: « On ne sait pas ce que notre ami vit ici, mais à partir de maintenant, on ne réplique pas, car ça ne fait que l'enrager davantage. » Je l'ai fait avec un ton strict et sérieux pour leur faire comprendre que là, je n'accepterais plus aucune insulte envers lui et aucun commentaire négatif. À ma grande surprise, ils n'ont rien dit! Je crois qu'ils avaient déjà compris que la situation était hors du commun et que ce garçon était bien différent pour diverses raisons. Je savais que les élèves voulaient me défendre en disant: « Bien voyons, ça ne se fait pas avec Madame Cynie! » Ça, je le comprenais, mais il ne fallait plus dire ça, car lui se fâchait davantage. Il devait se sentir nul quand les autres élèves disaient qu'il était fou. Il faisait semblant de ne rien entendre et ne bougeait pas, mais en fait, il entendait tout ce qui se disait, les insultes. Je voulais donc que ces choses-là cessent, car ce genre d'intimidation continuait lors des récréations ou après l'école. Sean Michael n'avait qu'un seul ami dans l'école et lorsqu'il se chicanait avec lui, il ne fonctionnait plus et il ne pouvait plus travailler ni écouter les consignes des adultes. C'est comme si je m'adressais à un robot sans batterie! Une fois, une TES a dû le sortir de force à l'extérieur et il est resté crispé comme un mannequin que l'on retrouve dans les magasins. C'était perturbant à voir!

Il fallait travailler sur la communication avec Sean Michael, car il n'y en avait tout simplement pas. Des fois, quand on est nouveau prof, on se dit que

ça ne marche pas parce qu'on ne se croit pas compétent et qu'on ne veut pas aller chercher de l'aide. Il ne faut pas penser comme ça. Au contraire, il ne faut pas hésiter. Moi, je ne suis pas gênée. Je vais voir les autres pour dire: « J'ai essayé plusieurs choses dans la classe et ça ne fonctionne pas. » Il ne faut pas hésiter à aller voir les TES ou les autres ressources et demander de l'aide rapidement. Ça, je tiens à le dire: rapidement! J'ai beaucoup travaillé avec la psychoéducatrice et ça m'a aidée. Chaque mercredi, si Sean Michael avait passé une belle semaine — du moins qu'il n'avait pas fait de crise et qu'il avait fait des efforts — la psychoéducatrice l'amenait à un dîner récompense avec elle. Une autre fois, je lui ai donné un privilège à l'ordinateur parce que je savais qu'il aimait beaucoup ça et que c'est ce qu'il faisait chez lui, jouer à l'ordinateur. Il faut écouter nos élèves et jouer au détective pour savoir ce qu'ils aiment. Sean Michael était content d'aller à l'ordinateur ou d'avoir un petit jouet avec lequel il pouvait jouer. Ça le motivait à travailler davantage. La feuille de route m'a aussi vraiment aidée. C'est sur ça que je me basais pour cibler les deux éléments qu'il devait travailler (ex.: le comportement et l'effort). Donc, quand il réussissait ou qu'il faisait des efforts, il avait un vert ou un jaune, mais quand il avait des rouges, j'allais le voir pour lui dire: « Si tu as cinq "rouges" cette semaine, tu ne pourras pas aller au dîner récompense avec la psychoéducatrice. » C'était un incitatif pour lui, car il aimait cette récompense. Je pense que la maman ne regardait même pas la feuille de route alors, je lui montrais lors des rencontres de parents. C'était des preuves pour la psychoéducatrice et moi. Lui, des fois, il demandait à voir la feuille. Je pense que ça le motivait et ça lui donnait un cadre de référence pour savoir où il en était avec sa possibilité de récompense.

Tout au long de l'année, Sean Michael a eu des problèmes de comportement. Puis, environ en mai, ça s'est estompé; il était mieux dans notre groupe. Il commençait à avoir trois ou quatre amis. Quand il jouait et faisait des travaux d'équipe, les amis l'encourageaient, car il était quand même bon aux sports et en dessin. Donc, il avait de bonnes qualités au niveau artistique et non académique et les autres le remarquaient. Ça a aidé. Après, on a travaillé avec la psychoéducatrice au niveau de stratégies pour apprendre « comment mieux exprimer ses émotions ». Quand il était fâché, je lui demandais d'aller s'asseoir dans un endroit isolé. Il y avait un endroit dans le corridor entre deux casiers où il pouvait aller s'asseoir et se calmer. Je savais où il était, mais je savais que ça ne servait à rien de lui parler. C'est sûr qu'au début, je ne le connaissais pas. Je prenais une grosse voix et ça le braquait davantage. Avec lui, ce n'était pas l'approche à avoir, alors qu'avec les autres, je monte un peu le ton puis ils arrêtent tout de suite. Lui, c'était une autre façon et il a fallu que je m'adapte à sa réalité.

Je voulais que lui aussi, il puisse passer une bonne année. Je n'essayais pas d'avoir une relation fusionnelle comme j'avais avec d'autres avec qui ça s'était fait naturellement. Je ne cherchais pas à ce qu'il me regarde avec des étoiles dans les yeux comme certains. Je voulais faire en sorte qu'il se sente au moins à l'aise et en sécurité dans la classe, puis qu'il veuille apprendre

certaines choses pour avancer un peu. Je voulais créer un minimum de lien avec lui pour qu'il se sente bien dans la classe et qu'il me fasse confiance. Il était très réticent, mais vers la fin, j'ai senti que la confiance s'était installée. C'est un des rares élèves avec qui je n'ai pas réussi à créer de relation concrète. C'était juste le minimum là, mais au moins, à la fin, il ne me faisait plus de crise, ne criait plus, ne cassait plus rien dans ma classe. Pour moi, c'était suffisant. J'étais heureuse de voir que, tranquillement, on se rejoignait, qu'il voyait qu'on aimait les mêmes choses et qu'on avait des intérêts en commun. Je crois que l'intérêt, c'est la clé pour pouvoir briser ce silence-là ou cette relation non existante et du moins, créer un lien. Ça peut être par un dessin, par un sourire ou par une poignée de main spéciale que ça fonctionne et d'autres fois, non. Mais il faut vraiment chercher et ne pas abandonner. Des fois, tu as envie d'abandonner, surtout quand ça dure plusieurs semaines. Après l'alarme de feu, je me suis dit : « Ça ne va jamais marcher, je ne vais pas y arriver ! » Mais finalement, je dirais que vers la semaine de relâche et jusqu'en juin, il s'est ouvert. Ça a pris du temps — c'est presque quatre mois plus tard — mais j'y suis arrivée.

Au fil du temps, j'ai eu l'impression que Sean Michael vivait un genre d'abandon émotif de la part de sa mère. Je n'ai pas vu le soutien de la maman quand je l'ai rencontrée aux rencontres de parents et lors de la rencontre du redoublement. En mai, on savait déjà qu'il allait redoubler sa 3^e année. J'ai demandé à la direction d'organiser une rencontre. Je me suis assise avec la mère, le travailleur social de l'école et la DPJ. Je ne voulais pas être seule avec la maman pour lui expliquer qu'en 3^e année, c'est important de consolider les apprentissages et les acquis. Les acquis de Sean Michael étaient de 1^{re} année et encore là, pas toujours. Donc, c'était important de lui en parler. Je m'attendais à un refus de sa part, mais j'ai dit à la direction : « Je veux être capable de m'exprimer. Je veux pouvoir lui parler moi-même. » Tu sais, peut-être qu'entre immigrants...³ Je ne voulais pas qu'elle sente que c'est la direction qui lui parle. C'est moi le professeur, c'est moi qui ai les enfants dans ma classe, je sais ce qui est bien pour eux. Ma direction a accepté. En lui parlant, je lui ai présenté des preuves. Je lui ai montré les examens que j'avais fait passer à Sean Michael en lui disant : « Ça, c'est des examens de niveau 1^{re} année et regardez les résultats ! » Au début, elle n'était pas d'accord avec notre décision de lui faire redoubler son année, mais après une heure et demie, elle a accepté de signer la feuille.

3 Je suis une enseignante issue de l'immigration. Je trouve que j'ai une ouverture beaucoup plus facile auprès des parents immigrants parce que souvent... J'ai eu un autre élève dans la même situation. Elle disait toujours aux autres professeurs : « Ah, mais c'est normal ! Vous n'aimez pas mon enfant, vous êtes raciste. Vous êtes des blancs, vous êtes racistes ! » Mais devant moi... Je ne peux pas être raciste, on est de la même couleur toi puis moi ; ça ne marche plus ton argument de « je suis raciste, je n'aime pas ton enfant ». On est pareil, on vient du même milieu... ou du moins, d'un pays chaud... peu importe. J'ai cette façon-là de toujours aller chercher quand les parents... quand ils sont un peu sur la défensive... qu'ils ne veulent pas et qu'ils pensent qu'on les juge. Je dis : « Écoutez-moi, je comprends. Moi aussi, j'ai des parents qui viennent d'autres milieux qui ont immigré comme vous. Ma mère aussi était monoparentale puis je m'en suis bien sortie. Je suis enseignante, aujourd'hui. Il y a moyen pour votre enfant de se reprendre. » Donc, j'ai cet avantage-là, je trouve, de sensibiliser autant les enfants, mais les parents aussi. Il y a une confiance qui se fait des fois. Dès qu'ils me voient à la première rencontre, ils font : « Ah, elle est comme une des nôtres ! » Ils ne me le disent pas, mais je le sens dans le regard que je ne suis pas différente d'eux autres et qu'ils vont croire mes propos plus facilement. Pas parce que je suis supérieure ou que je suis une classe différente. Je suis comme eux, mais c'est jusque que moi, mon travail, c'est que j'enseigne. Je suis là pour leur enfant. Je donne des solutions, mais il faut qu'il y ait un travail qui se fasse autant avec l'enfant qu'avec le parent.

Je me sentais un peu coupable par rapport au redoublement. Ça m'a fait de la peine, mais il était en situation d'échec. Je me disais : « Est-ce que si j'avais fait l'effort d'avoir cette relation au lieu d'avoir attendu après le temps des Fêtes... » Il y a eu un bon six ou sept semaines pendant lesquelles j'aurais pu m'investir davantage. J'ai eu un sentiment de culpabilité, mais en même temps, j'ai compris qu'en enseignement, on ne peut pas sauver tous les enfants. On est des humains nous-mêmes, on a nos propres bagages qu'on amène tous les jours au travail. On vit des choses dans nos vies personnelles. Je trouve que c'est un travail difficile. Tu arrives à l'école et tu dois mettre ton masque d'enseignante, mais c'est un peu comme si tu devais laisser tes émotions à la porte. Tu entres dans la classe et *let's go*, c'est parti ! Avec des enfants comme Sean Michael, il faut savoir qu'on ne peut pas tous les sauver, mais il faut faire notre travail dans le respect. Je crois qu'il faut travailler sur soi. Au bout du compte, avec Sean Michael, je me suis dit : « J'ai fait du mieux que j'ai pu ! ». Son enseignante actuelle a dit qu'elle va tout faire pour que cet élève puisse avoir les ressources adaptées dans une classe spécialisée l'année prochaine. Je souhaite que l'on puisse faire un classement pour qu'il puisse vivre des succès.

J'ai choisi de raconter cette histoire-là parce qu'elle m'a marquée. Je n'avais jamais vu un enfant aussi insensible, aussi fermé. C'était la première fois que je faisais autant d'efforts pour ne pas abandonner. Je me suis dit que j'allais trouver un moyen de passer à travers ou du moins, d'établir une relation avec lui. Ça a vraiment été un travail constant donc, j'étais fière de ne pas avoir abandonné. C'est une fierté de ne pas avoir lâché. Je le vois en fin de compte... et cette épreuve me l'a aussi confirmé. Je le savais déjà, mais l'effet enseignant — la relation avec l'élève — c'est tellement important ! Non seulement pour l'élève, mais aussi pour les autres enfants dans la classe. Les crises, ça vient créer de l'insécurité dans une classe ; tout le monde est affecté par ça. Donc, le lien est important pour l'élève, mais pour le climat de classe aussi. Et même quand Sean Michael n'était pas avec moi parce que souvent, ça explosait au dîner... Il fallait aussi qu'il crée des liens en dehors de la classe, avec les profs d'éducation physique, de danse...

Quand je le croise aujourd'hui, il ne me dit plus « bonjour » dans le corridor. C'est correct, il y a d'autres enfants qui font la même chose, mais je sens quand même le respect dans ses yeux quand il me regarde. Je ne sais pas à quoi il pense, mais je ne ressens pas nécessairement qu'il a de la rancune. Là, il est dans la classe d'une collègue en 3^e année. C'est drôle parce qu'on a fait un décloisonnement, elle et moi. Moi, je n'aime pas les arts plastiques alors, je lui ai dit : « Donne-moi tes élèves en éthique et prends les miens en arts plastiques. » Quand il m'a vue, il y a eu un moment où on s'est regardé et il y a eu malaise. Je ne sais pas... Il n'a pas dérangé pendant le cours ; ça a bien fonctionné, mais quand je passais près de son équipe pendant l'activité, il ne parlait plus. Je me suis dit : « OK, c'est comme l'année passée. » À un moment, il a levé la main pour aller boire de l'eau. Je savais qu'il n'allait pas faire de bêtises. Avant, il allait aux toilettes et partait courir dans l'école.

Mais là, j'avais confiance, je savais que ça allait être correct. Je lui ai dit : « Tu sais où aller » et il m'a répondu « Oui, oui ! ». J'ai dit : « Je te fais confiance, tu reviens dans cinq minutes » et il est revenu à temps. Quand il est rentré, je lui ai fait un signe de pouce pour dire : « OK, je t'ai vu. Continue ton travail. » Mais sans plus.

Si c'était à refaire, j'attendrais moins. S'il était arrivé en septembre et pas en plein milieu des révisions, ça aurait été différent. Il est arrivé à un mauvais moment de l'année. Je devais me concentrer sur ce qui était pressant avec mes autres élèves. J'aurais aimé le faire plus rapidement, mais aujourd'hui, je fais attention ; je réagis plus vite et je sais que de hausser le ton, ça ne sert à rien. Ça, c'est un peu grâce à lui. Ce sont des choses que j'ai adaptées. Maintenant, mon intervention est plus douce et ils réalisent eux-mêmes que ce n'est pas utile de crier, que ce n'est pas une façon d'agir. J'utilise beaucoup la logique dans mon enseignement. Je veux que les enfants prennent conscience et trouvent pourquoi ils ne peuvent pas faire telle chose. Il y a toujours une raison très logique derrière. Je les avertis et leur explique pourquoi c'est comme ça. Ils sont au courant des conséquences. C'est important de toujours expliquer nos attentes clairement, même pour une transition ou un simple déplacement à la bibliothèque. Je ne le faisais pas avant, car je croyais que c'était acquis, mais là, je sais qu'il faut répéter.

J'essaie toujours de créer des liens avec mes élèves, mais c'est sûr qu'avec des enfants comme Sean Michael... Il y en a que c'est plus la danse, du parascolaire. J'ai été prof de hip-hop au secondaire donc, mes capacités, mes bagages antérieurs m'ont servi en enseignement. Par exemple, à un moment, j'ai eu des défis avec une autre élève. Donc, j'ai créé un cours de trois midis par semaine dans la classe en spécifiant que c'était un privilège. C'est elle que je visais, mais je ne lui disais pas. Donc, quand elle faisait des efforts, je lui disais : « Regarde, tu es sur la feuille des gens qui pourront participer à l'activité de danse du midi. » Elle est venue avec deux amies et ça a créé un lien tout d'un coup.

Mon premier conseil à des enseignants qui vivraient une situation similaire à celle que j'ai vécue avec Sean Michael serait de ne pas paniquer. La deuxième chose, c'est d'aller chercher de l'aide rapidement, auprès de la TES ou de la psychoéducatrice, si c'est possible. Il ne faut pas se dire que c'est parce qu'on n'est pas assez compétent qu'on a besoin d'aide. Je dirais aussi de ne pas aller voir la direction tout de suite, car leurs tâches sont très chargées. Quand ce sont des petites choses... Il faut y aller quand on a un dossier déjà bien monté. Il ne faut pas aller les voir pour leur dire : « Aujourd'hui, avec mon élève, il est arrivé telle chose et là... » Ils ont plein de choses à gérer. Alors, quand on s'assoit avec la direction, il faut avoir un plan concret, garder un journal de bord et dire : « Bon, voyez ça, c'est ce qui a été fait. Ça ne fonctionne pas, même avec ça. » Il faut surtout que tu documentes des comportements. C'est peut-être difficile parce que ce n'est pas comme un examen où là, il y a la date et une note, mais il faut avoir un journal de bord et noter quelques phrases pour documenter. Pas un roman, mais des idées précises.

Devant les parents, il faut avoir l'air crédible. Si on ne peut pas dire précisément ce qui est arrivé, il y a des parents qui vont dire « C'était quand ? » ou « Mon enfant a fait ça, vraiment ? » Quand on a un journal de bord, on peut leur dire : « Oui madame, regardez ! » Tu leur présentes tes notes et là, ils vont te faire confiance. Et c'est aussi important de laisser des traces quand on demande de l'aide parce que ça permet un meilleur soutien de la part de la direction et des autres intervenants. Lorsque tu expliques certaines choses aux parents, des fois, ils peuvent être fermés, mais quand la direction est déjà au courant, ça solidifie les arguments et ça donne l'impression qu'on travaille en équipe. Je conseillerais aussi d'essayer d'entrer en contact le plus possible avec les parents. J'utilise *Classe Dojo*⁴. Je sais quand les parents prennent le message ou pas alors, j'ai des preuves que j'ai essayé de les contacter et de les rejoindre. Ils ne peuvent pas dire que je n'ai rien fait. Moi, j'ai fait mon travail. Après, c'est leur décision de ne pas entrer en contact avec moi ou de ne pas répondre à mes messages. Il faut aviser les parents par rapport à ce qui se passe en classe et à l'école, mais il faut vraiment essayer et pas juste une fois. Il faut réessayer quand ça ne fonctionne pas. Quand on appelle à 11 h 12, lors d'une récréation, il faut être conscient que les parents travaillent peut-être. Il faut être compréhensif. Nous, on ne peut pas répondre à 9 h 14. On peut aussi écrire un courriel pour rejoindre certains parents.

Je conseillerais aussi à de futurs enseignants de créer un lien avec les enfants, puis trouver leurs intérêts. Ça ne se fait pas tout de suite. Il faut être observateur. Moi, je suis comme Inspecteur gadget les premiers jours pour essayer de savoir de quoi les élèves parlent. Je les écoute pendant que je fais un peu de correction. Je tends l'oreille sans leur montrer. Il faut être à l'affût des questions et de ce qui se passe indirectement, que ce soit parce qu'on les regarde quand ils ne s'en rendent pas compte... Moi, j'aime ça me mettre derrière la classe. Je vois tout ce qui se fait et se passe. Et à la récréation, même de voir qui parle avec qui, qui joue avec qui... On apprend beaucoup à la récréation, car ils nous oublient complètement. Je fais des équipes de classe dans ma tête et je me dis : « Lui pourrait bien aller avec elle. » On apprend beaucoup en les observant. C'est comme un travail de chercheur être enseignant.

Pour travailler en milieu pluriethnique, je pense qu'il faut s'intéresser aux autres. Il y a 25 ans, j'ai grandi dans un milieu homogène où il n'y avait pas beaucoup de personnes d'origines diverses. Je trouvais qu'on ne s'intéressait jamais vraiment à moi. Me demander ce que j'ai fait en fin de semaine au chalet... Moi, le chalet, ça ne me disait rien. On n'en a pas de chalet nous, on ne va pas faire de ski la fin de semaine. Pendant la fin de semaine, on est allé à la fête d'un cousin puis on a bu du cola. Alors, je trouve que c'est important de questionner les enfants sur ce qu'ils ont fait. S'ils ont des religions différentes, on peut demander : « Qu'est-ce que vous faites, vous ? Comment ça se passe ? » Juste de demander : « Ce que tu portes, est-ce que c'est un vê-

⁴ *Classe Dojo* est une application utilisée pour favoriser la communication parents-enseignant.e.s.

tement traditionnel ou est-ce que ça porte un nom ? » Ils sont tellement fiers de nous en en parler, de partager ce qu'ils connaissent et de nous enseigner des choses. Ils pensent qu'on connaît tout, mais non on ne sait pas tout et on veut apprendre d'eux. Donc, c'est un échange et on apprend des enfants aussi. Dans un milieu comme celui-là — où il y a beaucoup de problèmes socioéconomiques —, il faut trouver une façon de chercher le positif et des choses dont ils sont fiers de parler. S'ils veulent te parler de tel plat, c'est que c'est délicieux. Il faut écouter et prendre cinq minutes pour faire la conversation. C'est important la causerie. Avec les plus vieux, je pensais que c'était un petit peu bébé, mais non, c'est important les laisser parler, même en 6^e année. Je trouve ça important dans ce milieu-là de leur montrer qu'on s'intéresse à eux.

Un autre conseil, si c'est possible, c'est de créer une relation avec les parents parce qu'il y en a plusieurs qui le souhaitent. Ils sont venus ici avec beaucoup d'espoir que leur enfant réussisse; ils ont tout misé là-dessus. Donc, il ne faut pas penser que c'est tous les parents qui ne font pas les efforts qu'il faut et qui sont comme la maman dans mon histoire. Il y a une mère qui m'a dit: «Écoutez madame, je ne parle pas très bien français, mais j'aimerais tout faire ce que vous me demandez à la maison. Avec son frère, on va s'arranger pour qu'il étudie les mots de vocabulaire.» Donc, il faut créer une alliance, un lien avec les parents et il faut le faire rapidement, si possible. Par courriel ou lors de la rencontre de parents, il faut leur demander leur contact. Et moi, je fais l'effort d'écrire en anglais lorsqu'il le faut et sur Classe Dojo, ce qui est bien, c'est que ça peut être traduit en plusieurs langues; 61 langues, je pense. Je le vois les parents qui traduisent dans d'autres langues. C'est comme un Facebook, mais pour la classe; ils cliquent sur j'aime pour dire «j'ai vu le message». Moi, j'adore ça ce système! Il y a des parents qui ne veulent pas s'inscrire, mais je les pousse. Cette année, je viens d'avoir mon dernier parent qui s'est inscrit, après cinq mois. Toute la classe est inscrite. Je ne sais pas s'il lit les messages, mais au moins, je peux le rejoindre. Ils aiment beaucoup ça, surtout en 1^{re} année. Souvent, les parents sont un peu «insécures». Des fois, c'est le premier enfant qui va à l'école. Là, ils savent ce qui se passe, je leur transmets les informations concernant les activités, les sorties... Je leur écris: «On a besoin de pantalons de neige, de linge de rechange ...» Ils sont au courant de ce qui se passe. Pas tous les jours, mais une fois par semaine ou aux deux semaines, j'écris un message important qui couvre toute la semaine.

Jusqu'à aujourd'hui, la direction ne m'a jamais reparlé de cette situation avec cet élève. Je pense qu'elle se dit: «Cynie, elle est bonne; elle va se débrouiller!» C'est un peu «passé en douce» parce que je ne suis pas retournée voir l'équipe de direction à ce sujet, mais elles ne sont jamais venues me revoir pour me demander: «Puis, ça va?» Tu sais, je n'ai pas l'air d'une fille en dépression. Je suis toujours joyeuse et expressive, même si je ne suis pas bien. Je le cache, c'est dans ma personnalité. Des fois, c'est un désavantage parce que personne ne prend la peine de savoir comment je vais. Je suis trop

dynamique. On me dit que c'est une force, mais des fois, j'aimerais qu'on me demande si ça va bien. Ça ne se fait pas parce que j'ai cette personnalité-là d'être toujours de bonne humeur. Ils se disent: «Elle est toujours à son affaire, bien organisée.» Mais des fois, non. Y'a des journées où ça ne va pas bien, c'est difficile. Je ne suis pas organisée et je me demande si, vraiment, je suis faite pour être enseignante. J'ai des questionnements de la sorte même si je le cache.

